

Cymborska-Leboda, Maria

"La tradition du feu" : le mythe de Prométhée et sa métamorphose dans la tragédie de Viatchéslav Ivanov Prometeï (Prométhée)

Slavica litteraria. 2012, vol. 15, iss. 1, pp. [45]-56

ISSN 1212-1509 (print); ISSN 2336-4491 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/124346>

Access Date: 17. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

MARIA CYMBORSKA-LEBODA

«LA TRADITION DU FEU»: LE MYTHE DE PROMÉTHÉE
ET SA MÉTAMORPHOSE DANS LA TRAGÉDIE
DE VIATCHÉSLAV IVANOV *PROMETEÏ* (*PROMÉTHÉE*)

Nikt nie dopada żywych,
Nie chce odczytać
Co napisane
Na twarzy Pragi:
Tam dopełniła się nagle
Przysypana popiołem

Tradycja ognia.
K. Wierzyński

Abstract

'Tradition of Fire': the Promethean Myth and Its Metamorphosis in Viacheslav Ivanov's Tragedy Prometei (Prometheus)

The title of this article, as well as the motto from K. Wierzyński's poem are aimed at emphasizing the continuity of the "tradition of fire", as well as the link between the myth of Prometheus and the ritual (symbolic) death of Jan Palach – the hero of 'Prague Spring'. This continuity of multidimensional sense of fire as a symbol (of the rebellious spirit) and the myth of Promethean gift of fire can be found in the tragedy by V. Ivanov. Here, the spiritual dimension of fire is emphasized due to referring to orphic version of the myth about the suffering Dionysus. The author of this article, analysing and interpreting the tragedy by the Russian poet, presents the semantic metamorphosis of the myth of Prometheus, putting it in the vast cultural context – the works of Aeschylus and Nietzsche, the philosophical thoughts of Proclus, Schelling and Bachelard, as well as the thoughts of contemporary culture scientists.

Key words

tradition of fire ■ Promethean myth ■ ritual of fire ■ metamorphosis ■ culture ■ spiritual heritage
■ virtue of bravery ■ choice ■ freedom

Introduction : l'héritage du feu

Poète, penseur, savant, Viatchéslav Ivanov a quitté la Russie soviétique en 1924 pour sauver ses enfants après la mort de son épouse succombée à la

famine. Désormais, sa vie fut à jamais liée à l'Italie (il est décédé en 1949), d'abord à Padoue où il était chargé d'un cours de littérature russe à l'Université de Padoue et professeur résidant au Collège universitaire Borromée, ensuite à Rome, dans cette Ville Eternelle qu'il aimait par dessus tout. C'est à Rome qu'en 1926, il rejoignait l'Eglise catholique, c'est là aussi que venaient lui rendre visite d'éminents intellectuels européens, tels Martin Buber, Charles du Bos, Gabriel Marcel, Raïsa et Jacques Maritain ou Ernst Robert Curtius, avec qui il entretenait des relations épistolaires. Il collabora avec plusieurs revues européennes (« Vigile », « Hochland », « Corona ») et, une fois doté de nationalité italienne, devint membre de l'Union des Ecrivains italiens.

La tragédie *Prométhée* a paru en 1919 encore dans la Russie soviétique (sa publication a valu à Ivanov de sérieux ennuis du côté de la censure) comme troisième partie d'une trilogie, après *Tantale* et *Niobe* (inachevé). Elle a précédé d'une année la parution de la célèbre *Correspondance d'un coin à l'autre* (1920), traduite immédiatement en plusieurs langues – allemand, anglais, italien, espagnol et français (cette dernière préfacée de Gabriel Marcel) – et qualifiée par Ortega-y-Gasset de discours « du primitivisme » et « de la tradition », de « ce qui a été écrit de plus important sur l'humanisme depuis Nietzsche », pour citer Curtius¹. D'après Charles du Bos, cet ouvrage est devenu le « témoignage de l'opposition contemporaine fondamentale, celle qui marque le partage des eaux, entre le salut du « thesaurus » et la hantise de la « tabula rasa »². Traitée comme un discours du fond et du destin de la culture et de l'héritage des valeurs spirituelles (universelles), la *Correspondance...* était la continuation de « la philosophie de la culture »³ présentée dans la tragédie *Prométhée* qui liait ces valeurs à « la tradition du feu », pour reprendre la citation utilisée dans le titre de notre communication et prise dans un poème de Kazimierz Wierzyński, un poète polonais d'émigration. C'est à dessein que nous avons recouru à cette citation, car le poème en question rendait hommage à Jan Palach, le héros d'un supplice du feu qui, par cet acte d'autodafé intervenu pendant le Printemps de Prague (1968), défendait la liberté de Prométhée. Car si, d'après Wierzyński, le sacrifice de Palach couronne « la tradition du feu »⁴, le Prométhée mytholo-

¹ V. IVANOV, M. GERSHENSON, *Pieriepiszka iz dvux uglov* [*Correspondance d'un coin à l'autre*], texte établi et commentaires de Robert BIRD, Moskva, Vodolej Publishers. Progress-Pleiada, 2006, p. 140, 150.

² O. DESCHARTES, *Préface*, in: V. IVANOV, M. GERSHENSON, *Correspondance d'un coin à l'autre*, Lausanne, l'Age d'Homme, 1979, p. 8.

³ *Ibid.*, p. 80. C'est le problème qui est ignoré dans l'interprétation de Losev, un peu plongée dans l'air de l'époque soviétique. (Cf. A. LOSEV, *Problema simvola i realisticheskoe iskusstvo*, Moskva, Iskusstvo, 1976, p. 282–287).

⁴ K. WIERZYŃSKI, *Na śmierć Jana Palacha* [*Hommage à la mort de Jan Palach*] in: *Poezje wybrane* [*Poèmes choisis*], par. K. DYBCIAK, Wrocław-Warszawa-Kraków, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 1991, p. 513. Cf. « Tam [w Pradze] dopełniła się nagle / przysypana popio-

gique est indubitablement celui qui la commence. Et c'est précisément dans sa dimension de victime sacrificielle, de bienfaiteur de l'humanité qu'il apparaît dans la tragédie d'Ivanov. Néanmoins, il est également – chose essentielle pour le poète – un Titan et donc l'héritier de l'acte originel des Titans mythiques qui, conformément à l'interprétation orphique, ont déchiré et indignement consommé la chair de Dionysos. Ivanov réussit à unir le mythe orphique et celui de Prométhée de façon organique, car les deux entretiennent une relation très étroite avec le feu.

En ce qui concerne la présence du feu dans le mythe orphique, il présente deux aspects que nous nous devons de voir. Premièrement, après avoir dévoré le corps dépecé de Dionysos, les méchants Titans furent frappés d'une foudre (du feu de Zeus) et réduits en cendres. Deuxièmement, selon l'interprétation de ce mythe faite par Friedrich Nietzsche, la mise en pièces de Dionysos, ou plus exactement « la véritable passion » de celui-ci, « équivaut à une métamorphose en air, en eau, en terre et en feu »⁵. Par conséquent, l'acte mentionné a un caractère fondateur. Le corps du dieu – ainsi que cela se présente dans d'autres mythes – transperce l'Univers, chacune de ses particules, y compris la nature de l'homme laquelle contient donc un élément du « feu ».

Nous retrouvons facilement l'écho et une telle transformation chez Ivanov, philologue classique et auteur du célèbre ouvrage intitulé *Dionysos et les cultes prédionysiaques*. En effet, c'est son Prométhée qui, en tant que Démurge et artiste, en sculptant des hommes dans l'argile, désire leur insuffler le feu de Dionysos – ce feu divin de l'esprit immortel. Il s'agit probablement de cet « esprit dionysiaque » (nous dionysiakós) que professaient les orphiques en l'opposant à la partie inférieure, titanique de la nature (de l'homme)⁶. C'est précisément à la recherche de ce feu divin, du feu de l'Enfant éternel qu'il veut remettre à la lumière du jour, que Prométhée descend dans la vallée où fument encore les débris incinérés des Titans dont les corps ne sont plus que Titaniques⁷.

Le renvoi à la version orphique du mythe des Titans et de Dionysos dans la tragédie d'Ivanov se manifeste à deux reprises, dans des moments essentiels de son oeuvre. Le fait de ramener cette histoire au mythe de Prométhée attribue à ce

lem / tradycja ognia» [Ensevelie sous les cendres, la tradition du feu s'y [à Prague] est soudain accomplie]. Ajoutons que dans un autre poème, *Strofa o Prometeuszu*, [Vers sur Prométhée], Prométhée est pour Wierzyński celui qui «nie wyrzekł się wolności» i «wytrwa przy swoim ogniu» [qui n'a pas renoncé à la liberté et qui persévéra dans son feu]. (K. WIERZYŃSKI, *Krzyże i miecze* [Croix et épées], Londyn, Polish Writers' Association, 1949, p. 15).

5 F. NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, traduit de l'allemand par G. BIANGUIS, Paris, Gallimard, 1949, p. 73.

6 V. IVANOV, *Predisloviye* [Préface], in: *Prometej* [Prométhée]. *Tragedija*, Pietierburg, Alkonost, 1919, p. XV.

7 V. IVANOV, *Dionis i pradiionisjstvo* [Dionysos et les cultes prédionysiaques], Sankt-Pietierburg, 1999, p. 187.

dernier un volume et une profondeur sémantiques tout particuliers, en favorise la spiritualisation et en fait une récapitulation du destin et de la condition de l'homme. En même temps, cela signifie cependant que dans sa pensée, dans sa conception du «héros du feu», Ivanov tend dans une autre direction, vers une interprétation autre que celle qui résulte de l'oeuvre d'Eschyle qu'il connaît si bien. Rappelons donc brièvement l'idée d'Eschyle. Dans son *Prométhée enchaîné*, le Titan mythique est un hardi protecteur des humains, le «Fils aux pensers hardis de la sage Thémis»⁸ Pour reprendre ses propres paroles, il a donné aux hommes le feu et l'espérance pour l'avenir⁹. Le don du feu signifie pour lui ainsi que pour Eschyle tout art et toute connaissance inculqués aux hommes (le feu, «un maître de tous les arts»)¹⁰ ou bien, comme le formule Hans Georg Gadamer, une capacité inculquée de «culture»¹¹. En d'autres termes, le feu est «un trésor sans prix», un trésor divin, un don précieux, («la semence de feu») qui devient, pour les mortels, le principe «d'où naissent tous les arts», la source de mille avantages. Que du feu flamboyant «ils apprendront les arts sans nombre»¹², cette idée se manifeste chez Eschyle à maintes reprises, ce qui pourrait suggérer que cet aspect de «la culture technique» joue un rôle important dans son interprétation. Mais ce n'est pas tout. Prométhée dit que grâce au don du feu, les hommes sont sortis de l'obscurité de la non raison («j'ai fait des êtres de raison, doués de pensée»), que sans le feu, ils étaient «comme aveugles» et que, «pareils aux formes des songes», «ils voyaient sans voir», «ils vivaient leur longue existence dans le désordre et la confusion», «ils faisaient tout sans recourir à la raison»¹³. Ainsi, Eschyle ouvre-t-il une voie vers une idéalisation du feu, en suivant probablement les traces d'Héraclite ; ce dernier aurait dit qu'à la lumière d'une foudre, tout devenait clair¹⁴, que le feu libérait la pensée et, par là même, le savoir et les connaissances que le Prométhée d'Eschyle énumère¹⁵

8 ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, in : *Oeuvres*, t. I, texte établi et traduit par P. MAZON, Paris, Les Belles Lettres, 1931, p. 160.

9 *Ibid.*, p. 176. Dans la traduction russe, faite par V. Ivanov, le feu signifie la voie de la vie : «Dla ludej ogon' iskusstva vsiacheskogo stal uchitelem, /Putiom velikim zhyzni». Voir : ESXIL, *Tragedii*, v pierevodie Viacheslava Ivanova, Moskva, Nauka, 1989, p. 238.

10 *Ibid.*, p. 182, 176.

11 H.-G. GADAMER, *Rozum, slowo, dzieje* [Raison, parole, histoire], Warszawa, PIW, 2000, p. 191.

12 ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, *op. cit.*, p. 165, 170.

13 *Ibid.*, p. 176–177.

14 Cf. H.-G. GADAMER, *Język i rozumienie* [Langue et compréhension], Warszawa, Fundacja Aetheia, 2003, p. 156.

15 Selon René Girard, Prométhée est «responsable» de l'invention de la culture et il «est représenté comme la matrice d'où émergent la langue, les sciences et la culture». Voir : R. GIRARD, *Les origines de la culture*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, p. 85.

scrupuleusement pour conclure avec fierté : «D'un mot [...] tous les arts aux mortels viennent de Prométhée»¹⁶.

Ainsi que nous l'apprennent Eschyle et la légende originelle, ce feu bienfaisant et culturogène fut volé aux Cieux, à Zeus. Dans son interprétation de ce fragment du mythe, Friedrich Nietzsche arrive aux conclusions suivantes : 1) L'origine de ce mythe de Prométhée est la valeur inestimable et hyperbolique «qu'une humanité naïve attribue au feu comme au vrai palladium de la civilisation naissante». 2) [...] «que l'homme pût disposer librement du feu, au lieu de le recevoir simplement comme un présent du ciel, sous forme d'éclair fulgurant ou de chaleur solaire, l'esprit contemplatif de ces hommes primitifs y a vu un crime»¹⁷. D'après Nietzsche, ce vol est «*un péché actif*», à la différence du «péché passif» dans le mythe sémite (celui d'avoir cueilli une pomme par curiosité). «Le bien le meilleur et le plus haut qui puisse échoir à l'humanité, elle ne l'obtient que par un crime»¹⁸, dit le philosophe de Bâle.

C'est un tout autre genre de crime et de culpabilité qu'associe Viatchéslav Ivanov au feu et à Prométhée. Le motif même de vol ne compte pas pour lui et ce n'est pas d'un péché originel de ce type qu'il s'agit dans sa tragédie. «La flamme pure», «le feu sacré» (p. 25–26, 29)¹⁹, ainsi que le dénomme le protagoniste, est au début souillé²⁰ par le sang fraternel. Par analogie au conte biblique, ce qui se trouve à l'origine de l'histoire des humains créés par Prométhée est le sang d'un frère innocent – celui d'Archémort (constituant le masque du Dionysos souffrant) versé par l'envieux Arhkat (équivalent païen du Caïn). Ivanov se souvient de cette analogie lorsqu'il dit ceci : «[que] les sources mêmes de la vie de l'âme et de l'esprit soient empoisonnées et [...] le dogme orphique et biblique de la chute de l'homme ne soit hélas point un mensonge»²¹

Ce qui réside à la base de la culture humaine, ce n'est pas seulement le feu, mais aussi une sorte de meurtre fondateur, originel (comme dirait René Girard) auquel prennent part les générations successives des contemporains (communauté de culpabilité et de responsabilité, *krougovaïa tchacha* de Dostoïevski (p.32). Dès les origines, le mal fait partie intégrante de l'histoire des «enfants de Prométhée», ceux-ci ayant en effet une nature double. Dans ce sens, le feu lui

16 ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, op. cit., p. 178.

17 F. NIETZSCHE, *La naissance de la tragédie*, op. cit., p. 69–70.

18 *Ibid.*, p. 70. Cf. «Ce qui distingue la conception aryenne, c'est cette idée sublime que le péché actif est la vertu prométhéenne par excellence [...]». *Ibid.* (l'italique est de Nietzsche)

19 Pour la tragédie de V. Ivanov citée dans notre étude, nous allons mettre l'indication de la page/des pages entre parenthèses, placées immédiatement après une citation ou une autre allusion. Voir : V. IVANOV, *Prometej*, op. cit.

20 Cf. chez Rodhe : «La présence d'un cadavre dans la maison souille l'eau et le feu». E. RODHE, *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité*, éd. française par A. REYMOND, Paris, Bibliothèque des Introuvables, 1999, p. 323.

21 V. IVANOV, M. GERSHENSON, *Correspondance d'un coin à l'autre*, op.cit., p. 52.

même a également une nature ambivalente dans la tragédie d'Ivanov. Aussi bien le mal originel, né de la haine, que les défauts et faiblesses humains postérieurs (la mélancolie liée à la conscience de la condition sujette à la mort, la peur, la trahison etc.) proviennent du feu destructeur, profanateur, terrestre, titanique et non du feu céleste, sacré, qui – physiquement et symboliquement – brûle sur l'autel, symbole de sacrifice, et que Prométhée sème dans un premier temps dans les sept élus et participants (*sopodvijniki*) de son « exploit » (*podvig*). Ces derniers deviennent porteurs du feu (*ognienioستي, izbranniki ognia*) et ses gardiens et c'est avec eux que le Titan immortel partage sa science du feu (p. 22–26).

« La tragédie du feu » : le rite d'initiation et « l'action du feu »
(*ognénnoié deïstvo*)

La tragédie d'Ivanov, traitée par son auteur de *romantique* et inspirée des « mystères » de Byron (p. XXIII), se compose de trois actes. Le premier et le troisième sont symétriques et ont une structure rituelle analogue. Le premier est lié au culte du feu alors que le troisième à celui de la Terre. Quant au deuxième acte, il se conforme à une convention onirique. En admettant que l'on puisse, à l'image de la fameuse oeuvre de Scriabine, qualifier le drame d'Ivanov de *tragédie du feu*, c'est uniquement grâce à ce magnifique acte premier.

En ressuscitant le souvenir de la pré-*tragédie*, *tragédie in statu nascendi* (sacrifice, action communautaire, chorale), Ivanov attribue à cette partie de son oeuvre un caractère d'acte, d'activité rituelle, et définit le rite célébré comme un *plamiennoié deïstvo* (action de la flamme) et un *ognénnoié deïstvo* (action du feu) (p. 230). Ce rite, ou cette fête du feu, dévoile « la science mystérieuse de la tragédie » (Nietzsche) ou, plus précisément, la science de Prométhée en tant que maître d'initiation et professeur (*nastavnik*), et la met en pratique en plusieurs étapes. On peut y déceler trois éléments reliés entre eux : la course, les épousailles avec le feu et le serment du feu.

Commençons par la course rituelle aux flambeaux (élément connu des rites dionysiaques) qui symbolise l'aspiration à l'excellence et à l'autoperfection, à la dignité de célébrer cette valeur héréditaire sacrée qu'est la flamme, pour recourir aux paroles de Prométhée (p. 24–25). C'est précisément ce feu de sacrifice, le feu de l'amour pour les humains, que les participants à la course ont à transmettre aux générations à venir afin qu'elles le cultivent des siècles durant (« ils transmettront aux siècles la flamme allumée », p. 24). Il n'est pas un hasard si Prométhée parle de ce principe de *culte* du feu, et donc de la culture (la racine commune de ces deux mots est riche de signification), en termes de semences et de germe : « Gloire à vous, jeunes hommes. Vous êtes le premier germe du sacré semis de mon amour » (p. 26).

Le héros de la tragédie d'Ivanov souligne à plusieurs reprises le caractère fondateur et communautaire du feu considéré comme un acte originel, un modèle à suivre, une tradition en cours de constitution. Il est conscient du fait que sa propre nature ainsi que l'essence de la culture fondée relève de la répétitivité, de la continuité et de l'intégration des hommes autour d'une vérité vénérée et vécue en commun et référée toujours à la vérité suprême – la Sainte Vérité (p. 22–24, 30). Aussi, découle-t-il de la science de Prométhée chez Ivanov quelque chose de plus que de l'interprétation du mythe prométhéen faite par Nietzsche. Ce n'est pas le feu en soi ni l'importance exagérée qu'on lui confère, nous dit l'auteur de «Zarathustra», qui sont le «véritable palladium de toute civilisation qui naît», mais le culte du feu et de ce que signifie ce feu générateur de culture dès lors qu'il détermine le fond à la fois immanent et transcendant de cette culture. Quel feu Prométhée nous enseigne-t-il donc en tant que maître d'initiation ? Qu'est-ce donc ce feu dont on dit dans la tragédie qu'il est «*yarij dar*», «chose sacrée», «flambeau originel», «flambeau héréditaire», «flamme sacrée» (p. 23–26) etc. ?

De tous ces déterminants et énoncés, il résulte que Prométhée (Titan) enseigne aux humains le feu de l'esprit et de la liberté. Il s'octroie par là le mérite d'«avoir fait sortir les enfants de prison» (p. 22), probablement de la prison de la pensée illusoire, pour porter le langage de Platon de «la pensée des prisonniers enchaînés à la muraille de la grotte de Platon»²². Il est persuadé d'avoir inculqué aux humains le désir de tendre à la vérité et à l'indépendance. Déjà Eschyle parlait d'une indépendance liée au don du feu, mais il s'agissait alors de celle que nous procurent l'artisanat, la science et d'autres arts. Alors que le Prométhée d'Ivanov – lui-même forgeron (mais forgeron de l'âmes), de surcroît un forgeron-Démurge (*xudozhnik*) forgeant de nouveaux humains – professe la liberté métaphysique, celle de l'esprit (p. 13–14, 32) et provenant de l'esprit. Car il est vrai que la culture humaine elle-même, comprise de façon instrumentale, peut devenir «une prison», si elle ne s'ouvre pas à ce qui est absolu, qui la dépasse.

N'est-ce pas la raison pour laquelle, dans la tragédie d'Ivanov, le feu est si souvent associé à la flamme et à la lumière ? Il s'agit de cette sorte de lumière dont parle Novalis, un poète particulièrement cher à Ivanov et cité abondamment par G. Bachelard : «La lumière est le génie du processus du feu»²³. Dans son exégèse, Bachelard parle de l'idéalisation du feu par la lumière, de sa dématérialisation : «Alors le feu se dématérialise, se déréalise, il devient un esprit»²⁴ ; «Le feu ne reçoit alors son vrai être qu'au terme d'un processus où

²² *Ibid.*, p. 51.

²³ G. BACHELARD, *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, 1961, p. 62.

²⁴ G. BACHELARD, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 177, 180.

il devient lumière, quand, dans les tourments de la flamme, il a été débarrassé de toute sa matérialité»²⁵.

Il est intéressant d'évoquer ici un contexte culturel nettement plus éloigné dans le temps, à savoir les origines anciennes – si chères à Ivanov – de la réflexion sur le feu, comme les commentaires de Proclus, penseur néoplatonicien, au sujet de la philosophie chaldaïque. C'est bien chez Proclus et dans les Oracles chaldaïques que le feu et la lumière constituent des concepts quasi synonymiques : «Le mortel qui se sera approché du Feu tiendra de Dieu la Lumière»²⁶. Ajoutons que, conformément à la doctrine chaldaïque, l'Intellect, Le Père, dieu transcendant, est parfois «représenté comme un Feu immatériel, d'où tout est issu»²⁷.

Des significations culturelles semblables sont attribuées au feu dans la tragédie d'Ivanov. Ainsi que le dit Prométhée, le feu qu'il enseigne est non seulement l'héritage et la continuation du «feu originel», mais aussi – et même avant tout – l'acquis d'«une âme haute», signe de son courage. Il s'agit de ce que les Grecs appellent «*arété*», vertu agissante, aspiration originelle de l'homme selon les hellènes (les doriens)²⁸ qui est également une valeur de l'âme chez Platon où elle a un caractère «de soleil», «de feu».

Cet assemblage en une seule série sémantique de l'âme, du feu et de la vertu se manifeste également dans un autre geste rituel, déjà mentionné – le serment du feu que, dans la tragédie d'Ivanov, Prométhée réclame auprès des initiés. «Jurez [...] sur le feu, cette acquisition des hommes valeureux, /d'être libres et de ne nommer nécessité/ que la volonté de l'esprit» (p. 32). Et les gardes du feu répondent de cette façon extrêmement significative : «[A toi] Nous jurons : il n'y a en nous que du feu et du sang» (p. 32). Il en découle donc que le feu en question n'est rien d'autre que le contenu de l'homme, son esprit, son pneuma. Car, conformément au commentaire de Proclus, le pneuma est chaud. Qui plus est, «le pneuma chaud est communication de vie»²⁹, d'une vie ascendante. D'où cette recommandation que nous fait Proclus : «courons vers le chaud, fuyant le froid ; devenons feu, faisons route à travers le feu»³⁰. L'écho et la métamorphose de cette pensée se retrouve aisément dans l'enseignement spirituel de Prométhée selon lequel, c'est dans le feu/esprit que réside la liberté dont il

25 G. BACHELARD, *La flamme d'une chandelle*, op. cit., p. 62.

26 *Oracles Chaldaïques avec un choix de commentaires anciens*, texte établi et traduit par E. DES PLACES, S. J., Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 96.

27 Cf. *Ibid.*, p. 11.

28 V. IVANOV, M. GERSHENSON, *Correspondance d'un coin à l'autre*, op. cit., p. 70.

29 *Extraits du commentaire de Proclus sur la philosophie chaldaïque*, in : *Oracles Chaldaïques...*, op. cit., p. 206.

30 *Ibid.*, p. 208. Cf. Aussi l'appel chaldaïque, «*Ecoute la voix du feu*». Voir : *Oracles Chaldaïques*, op. cit., p. 148.

est la véritable source. L'unique force à laquelle l'homme puisse céder et obéir – nous apprend Prométhée – est «Ce qui est Lui-même en lui», c'est-à-dire ce qui est immortel en lui. N'est-ce pas pour cette raison que, dans le rite de noce qui précède le serment, le feu est appelé la Bien-Aimée ? «Jeunes hommes ! La Fiancée / est le feu sacré, surveillez-le, / ô gardes du château de la Bien-Aimée. Le Bien-Aimé arrivera et vous délivrera» (p. 26).

Ainsi que nous pouvons nous en douter, le Bien-Aimé est Dionysos, le dieu souffrant et martyr ; pour le romantique allemand Schelling, de même que pour Ivanov, il était une préfiguration du véritable Fils de Dieu³¹. Qu'il s'agisse d'un Dionysos conçu à la manière pré-chrétienne, nous l'apprenons de Pandore au cours de l'acte III^e (p. 62–63, 69). Pandore/Anima – le *je* féminin de Prométhée qu'il a repoussé, en emprisonnant par là même cette partie de sa propre personnalité – languit après son vrai Bien-Aimé, Dionysos (appelé Zagreus), né de Perséphone, la Vierge éternelle. C'est lui qui, dans les mystères d'Eleusis, sera salué par les épotes avec l'exclamation suivante : «Gloire au Bien-Aimé, à la lumière nouvelle!»³². Ils confirmaient ainsi les attributs de feu et de lumière de ce dieu toujours renaissant auquel, conformément à l'enseignement orphique, l'homme devait son «esprit dionysiaque».

Il en résulte que le poète russe opère une multiple métamorphose du mythe de Prométhée en en faisant une matrice de nombreux sens universels. Prenons un autre exemple : le héros du feu cherche moins à tromper Zeus en lui faisant – comme le transmet la légende – une offrande olympienne qui lui est due, mais surtout – ainsi que l'affirme le poète – à changer le caractère de cette offrande au nom d'une nouvelle idée religieuse. Cette nouvelle offrande, à laquelle le Titan immortel convie non seulement les élus, mais aussi des olympiens, se veut «une communion du feu et de la nourriture» (p. 34). Elle doit unir tous ceux qui sont présents dans le Dieu Unique dont le maître d'initiation dit que c'est sa «flamme qui est dans les cieux et en nous» (p. 34).

En fin de compte, la science du feu que Prométhée transmet à ses «enfants» dans son sens anagogique parle d'une énergie «ardente» de l'esprit qui unit

31 Cf. M. CYMBORSKA-LEBODA, *Twórczość w kręgu mitu* [Oeuvre autour du mythe], Lublin, Wyd. UMCS, 1997, p. 35 ; F. WESTBROEK, *ΔΙΟΝΥΣΟΣ ΚΑΙ Η ΔΙΟΝΥΣΙΑΚΗ ΓΡΑΓΩΔΙΑ*, *Dionysus und die Dionysische Tragödie. Dionis i dionisijskaja tragiedija. Viatcheslav Ivanov. Filologiczeskije i filofsoskije idiei o dionisijstvie*, München, Verlag Otto Sagner, 2009, p. 229. Voir aussi la remarque très importante de Schelling : «[...] les choses même les plus éloignées, comme l'Ancien Testament et l'hellénité, la Révélation et la mythologie, se tiennent dans une proximité bien plus grande que ne le pensent ceux qui se sont accoutumés à une manière de voir entièrement abstraite, en considérant par exemple la mythologie hellénique coupée de tout son contexte. (F. W. SCHELLING, *Introduction à la philosophie de la mythologie*, traduction du GDR Schellingians (CNRS), Paris, Gallimard, 1998, p. 155).

32 V. IVANOV, O Dionisie ofriczeskom [De Dionysos orphique], *Ruskaja mysl*, 1913, n° 11, p. 73.

les humains à l'Unique Dieu, encore méconnu, mais déjà «pressenti»³³. Voilà pourquoi les initiés répondent à cet enseignement en paraphrasant les célèbres paroles que St Paul avait adressées aux Grecs : «Gloire au prêtre du Dieu inconnu» (p.35). Remarquons que le mot Dieu est écrit ici par une majuscule.

Ainsi Prométhée, dont le nom signifie «pensée prévoyante»³⁴, anticipe-t-il sur la pensée religieuse de son époque et jette un pont entre la religion païenne (dont le philosophe Vladimir Soloviev disait qu'«une lumière de Logos l'illuminait»³⁵) et la religion chrétienne.

La science spirituelle mystérieuse relative au feu et à la vocation de l'homme pour la liberté est loin d'être simple. Aussi pourrait-on, comme Dostoïevski et le Grand Inquisiteur, poser la question de savoir si les hommes choisiront de suivre la liberté de l'esprit ou celle du pain et du «spectacle». Il s'agit plus exactement de savoir si leur choix ne portera pas plutôt sur ce qui est facile, sur «la vie agréable et douce» que Pandore évoque aux humains dans l'acte III^e de la tragédie (p. 72). Il est significatif que, chez Ivanov, cette dernière est emmenée, enchaînée, par les protagonistes d'Eschyle – la Violence (Kpátos) et la Force (Bia). En choisissant Pandore (qui, selon Jean-Pierre Vernant, symbolisait pour les Grecs la tentation et l'attrait du corps et non de l'esprit), c'est-à-dire, «tous les dons de la terre»³⁶, tout en repoussant Prométhée, la foule est condamnée à la Violence et à la Force, c'est-à-dire ces «autres puissances» (p. 41) dont l'arrivée a été prévue par Titan et qui ont, une année après la publication de la tragédie, si durement éprouvé le poète (la violence du bolchévisme, le refus de le laisser partir à l'étranger, la mort de faim de son épouse).

Sage et visionnaire, Prométhée réfléchit à la manière biblique : beaucoup sont appelés à la liberté du feu, mais peu sont élus. Certes, il a la conscience du fait qu'en tant qu'«éducateur sensé», il devrait «pousser à la lutte quotidienne» ses enfants (p. 16) qu'il a créés à sa propre image pour qu'ils «se rendent eux-mêmes libres et vaillants». «Ce que je pouvais, un humain le pourra aussi» (p. 13). Mais le protagoniste de la tragédie d'Ivanov sait également qu'il a fait «ce qu'il pouvait. Qu'il ne pouvait pas faire davantage». Il n'a rien pu faire

33 Voici l'interprétation du mythe de Prométhée chez Schelling : «Prométhée est ce principe de l'humanité que nous avons nommé l'esprit [...]. La volonté simple de l'homme est aveugle [...]. Il faut d'abord que l'esprit pénètre le monde». F. W. SCHELLING, *Introduction à la philosophie de la mythologie*, op. cit., p. 447-449.

34 Cf. J. CHEVALIER, A. CHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Ed. Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 787.

35 V. SOLOVIOV, *Sobraninje soczinienij (Oeuvres)*, t. III, Saint-Pietierburg, 1896, p. 358.

36 J.-P. VERNANT, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Ed. la Découverte, 1990, p. 276, 39. Dans le mythe de Pandora, Pandora signifie «celle qui donne tout» (*Ibid.*, p. 266). Le personnage a la même acception chez Ivanov : «vladychicej darov, [Pandore] narechena» (p. 66).

« d'autre » : « Ce que je pouvais, je l'ai fait – et ce pour le bien », dit-il. (p. 11, 41)³⁷.

Que signifie donc ce savoir tragique? Ce savoir de Prométhée qui, avec son dévouement et son « grand cœur » généreux, fait de lui – pour citer les paroles de Thémis – « un fils souffrant » et, dans ce sens, « un masque » de Dionysos³⁸. C'est un savoir pressenti, relatif aux futures chutes, faiblesses et erreurs de l'homme. Il est tout particulièrement question de faiblesses liées au fait que la force du feu dans chacun des humains n'est pas identique; de temps à autre, le feu de l'esprit s'endort (p. 40) et s'atténue l'énergie vivifiante et la joie de vivre : « Bien peu sont élus, en eux, la veine ardente est plus animée et plus riche/ ce sont ceux qui aiment la vie et haïssent la mort » (p. 41).

A la lumière de ce que nous venons de dire, il est évident qu'il s'agit de la vie dans un sens supérieur du mot. Car, si nous paraphrasons les paroles du poète, la vie vraie et réelle c'est « notre liberté intérieure elle-même »³⁹, la vie de l'esprit à laquelle Prométhée et l'auteur de la tragédie croient profondément.

Le symbole de la vie ainsi comprise (« Le Génie du paganisme [...] » – écrit Ivanov – a objectivé ce qu'il avait de plus élevé sous forme de symbole [...])⁴⁰ est le feu en veille, celui-là même qui protège l'homme de la lourde matérialité d'ici-bas. « Ma foi, le terrestre tend/ vers le sommeil de la terre, mais le feu continue à veiller./ C'est moi qui leur ai donné la vie [...] » (p. 40). Dans cet énoncé, la parenté de la vie et du feu est évidente, tout comme dans une autre réminiscence de la pensée de Proclus. Le pneuma chaud élève l'homme et son âme au-dessus de la matière et l'empêche de s'en mêler⁴¹. Comme dit Gaston Bachelard, en suivant Claude de Saint-Martin, « le mouvement de l'esprit est comme celui du feu, il se fait en ascension »⁴².

En guise de conclusion

Dans l'ouvrage que nous avons déjà mentionné – *Correspondance d'un coin à l'autre* (lettre XV^e du 15 juillet 1920) – Ivanov dit ceci : « La philosophie de

³⁷ A ce propos, nous lisons chez Schelling : « [...] le premier don que Prométhée a octroyé aux hommes ne suffit pas pour la plénitude de l'humanité [...]. Prométhée est dans son bon droit, étant celui qu'il est, il ne pouvait agir autrement ; ce qu'il a fait, il fallait qu'il le fit ». F. W. SCHELLING, *Introduction à la philosophie de la mythologie*, op. cit., p. 450.

³⁸ Cf. René Girard : « Prométhée est en effet la victime sacrificielle qui est tuée, puis cannibalisée, sans cesse (l'aigle lui mange le foie) dans une répétition indéfinie du sacrifice ». R. GIRARD, *Les origines de la culture*, op. cit., p. 85.

³⁹ V. IVANOV, M. GERSHENSON, *Correspondance d'un coin à l'autre*, op. cit., p. 51.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 67.

⁴¹ *Extraits du commentaire de Proclus sur la philosophie chaldaïque*, op. cit., p. 206.

⁴² G. BACHELARD, *La flamme d'une chandelle*, op. cit., p. 62.

la culture qui parle par la bouche de mon «Prométhée» est *ma* philosophie». Et il cite son oeuvre :

Ils inventeront le trafic,
L'art, la guerre, le calcul,
Le pouvoir, l'esclavage, –
Afin que, dans le bruit quotidien, les soucis, la volupté,
Les rêves, l'on oublie la volonté
Droite et entière d'être. Mais le sauvage errera
Tristement dans le désert [...]43.

En faisant le commentaire de cet extrait de la tragédie, le poète écrit comme suit : «Le sauvage, ou celui qui s'est rendu semblable au sauvage en redevenant «primitif» sous l'incantation de l'oubli, ne se réjouit pas de sa vaine liberté ; il est triste et morne [l'auteur adresse ces paroles à la réalité soviétique qui lui est contemporaine]. Et afin de n'être point «un morne convive sur la terre sombre», il n'y a qu'un seul chemin – la mort de feu selon l'esprit»44.

L'expression «la mort de feu» signifie cette nostalgie bienheureuse (*selige Sehnsucht*) que l'âme humaine/le papillon a de s'offrir en sacrifice du feu d'Eros dont Goethe, plongé dans la lecture de Platon et de Plotin, parle dans un poème connu, si souvent cité par Ivanov45. En interprétant ce poème et la mort du papillon (symbole de l'âme) dans la flamme du flambeau, Bachelard souligne [en citant Goethe], ainsi que le faisait Ivanov, le sens universel et exemplaire «de la mort du feu» :

«Un tel destin reçoit de Goethe une grande devise : «Meurs et deviens!»
Et tant que tu n'as pas compris
Ce : Meurs et deviens!
Tu n'es qu'un hôte obscur
Sur la terre ténébreuse»46.

43 V. IVANOV, M. GERSHENSON, *Correspondance d'un coin à l'autre*, op. cit., p.80. (L'italique est du poète).

44 *Ibid.* p. 80.

45 Pour plus de détails, voir : M. CYMBORSKA-LEBODA, *Twórczość w kręgu mitu*, op. cit., p. 266–269.

46 G. BACHELARD, *La flamme d'une chandelle*, op. cit., p. 49–50.